

Le Roman des Romands 2010-2011
2e édition

Quand j'avais 17 ans,
par Julien Burri

On est trop sérieux quand on a 17 ans

À 17 ans, je suis entré au gymnase de La Cité, à Lausanne. Le professeur nous vouvoyait. Il aimait la littérature, il nous a fait découvrir Flaubert, Baudelaire, Balzac, Laclos... Nous étions en ville. Pour moi, qui venait d'une banlieue de villas, c'était le début d'une vie d'adulte.

Dans la classe voisine, il y avait une trappe, et au-dessous, une cave basse avec des sarcophages en pierre, des ossements. Cette dépendance du gymnase était construite sur une nécropole, à la rue de la Mercerie. Le bâtiment attenant, avec ses grilles, avait été prison et hôpital. Nous y avions cours de dessin et de chimie. J'étais sensible aux lieux : je trouvais que les escaliers en spirale et les couloirs sombres de 1771 suaient le mal-être, malgré tous les jeunes gens qui les traversaient. Je n'ai jamais ressenti cela dans les livres, même très anciens. Les livres sont pleins de sève et de pollen.

J'étais souvent amoureux. Être amoureux était douloureux. J'écoutais la musique de David Bowie, Earthling, Alain Bashung, Chatterton. Je n'avais pas couché avec un garçon. Aucun n'était pour moi.

J'étais torturé et fragile. Bancal. J'avais souvent faim. Je ne me sentais pas appartenir à un groupe ou à un pays. Juste de passage. Je ne me sentais pas lié aux autres, même si je les aimais. Je croyais que je pouvais me passer d'eux.

Aujourd'hui, je suis plus seul que lorsque j'avais 17 ans, mais j'ai appris à habiter la solitude. En regardant en arrière, je ne pouvais pas avoir une autre vie que celle-ci. Retombant, tôt ou tard, dans l'ornière de la solitude.

Quand j'avais 17 ans, l'enfance finissante, pourrissante, se mêlait à la fatigue et à la torpeur adolescente. J'étais occupé par mes états d'âme. « Je » tournais en boucle jusqu'à la nausée.

À 17 ans, j'avais la sensation de ne pas avoir de forme, de corps. J'avais besoin de me regarder souvent dans le miroir, pour savoir à quoi je ressemblais. Cette impression de ne pas avoir de consistance s'est atténuée plus tard, lorsque j'ai commencé à faire du sport quotidiennement.

Et grâce à l'écriture.

Instinctivement, je voulais écrire, sans savoir où j'allais. À force de de me perdre, à l'aveugle, je trouvais.

À 17 ans, j'ai reçu un prix littéraire, publié un recueil de poèmes.

Écrire, c'est pour ne pas étouffer. Pas tout de suite. Ménager un jeu, un petit espace qui permet de rester éveillé, de respirer et de penser. De maîtriser, un peu, le temps et l'espace. Écrire, parce que le texte nous dépasse et qu'il sera achevé par les lecteurs.

Le texte est une peau. Il donne forme au corps et à l'esprit. Or, qui a une peau peut être touché.

Tout comme à 17 ans, je pense que le plus intéressant est à venir. Il faut des années pour atteindre la précision, l'épure, l'efficacité. Peut-être qu'un jour, une phrase suffira pour faire palpiter un monde. Mais combien de phrases derrière cette phrase.

Ce monde-là sera plus vivant que moi. Plus vivant que le monde.